

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°12 – décembre 2007/janvier 2008

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

NOVALIS : Un poète qui s'avance au-devant de nous, et dont la pensée nous précède, comme celle d'un Jacob Boehme ou d'un Paracelse. Or, jusqu'à quand repousserons-nous le moment d'aller à sa rencontre ? Combien de temps encore sera-t-il possible de le rejoindre ? Laisserons-nous le chemin qui nous y conduit devenir impraticable ?

Ce chemin qui, mystérieusement, va vers l'intérieur, s'ouvre à nous, si nous désirons nous y engager. Il porte le nom du poète romantique allemand, et son visage admirable en forme le commencement et, d'une certaine manière, le terme.

Documents biographiques et littéraires, documents spirituels aussi, publiés ici, en faciliteront l'approche.

« Novalis, qui est probablement le seul Occidental à avoir inventé et pratiqué – à son insu, évidemment – un yoga authentiquement spirituel dans cette partie du monde où l'on écrit de gauche à droite et horizontalement, puisqu'il est allé chercher dans la mort à regarder la vraie perspective de la vie, Novalis me tient accolé à cette claire méditation révélatrice de l'obscurité du monde ; et elle ne me quitte à aucun moment, l'image vivante de la mort. »

Armel Guerne
26 novembre 1968

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

ANNÉES ACADÉMIQUES

En automne 1790 le jeune Frédéric von Hardenberg se présentait à l'Université d'Iéna pour y faire ses études juridiques, honnêtement doté par son père. Celui-ci pour subvenir aux charges d'une famille qui n'avait pas cessé de s'accroître, revenant à sa vocation première, s'était établi depuis quelques années à Weissenfels, dans les fonctions de directeur des salines. Le jeune étudiant, la tête pleine d'ambitieux projets, où l'entretenait complaisamment l'orgueil familial du « Grand' Croix »¹, ne songeait qu'à faire bonne figure dans le monde, à profiter largement de sa jeunesse, en attendant le riche mariage qui devait lui faciliter l'accès des hautes charges. A ce moment fleurissaient encore aux universités, dans tout leur pittoresque, les associations appelées « Landmannschaften ». Avec leurs bottes immenses et leurs casques ornés de plumes multicolores, les étudiants ressemblaient, selon Boerne, « par le bas à des postillons allemands, par le haut à des guerriers antiques ». Des mœurs très tapageuses et très médiocrement intellectuelles accompagnaient cet accoutrement extravagant. Novalis vécut-il de leur existence quelque peu brutale ? Ses biographes parlent de duels : ce n'était là du reste qu'une cérémonie d'admission. On le verra plus tard compromis dans une affaire de dettes et les chastes muses de l'étude n'étaient pas seules, de son propre aveu, à se partager son cœur. En tout cas il partagea aussi l'enthousiasme de ses compagnons pour les deux illustres professeurs d'Iéna : Reinhold, le vulgarisateur de Kant, et le professeur d'histoire Schiller. D'instinct la jeunesse universitaire avait acclamé en celui-ci le grand poète national de l'Allemagne. Le seul nom de Schiller faisait battre patriotiquement le cœur du jeune étudiant. « Mon cœur bat plus fort dans ma poitrine », disait-il, « car cet homme est un Allemand. » Ce fut bien autre chose encore lorsqu'il le connut personnellement et fut reçu à sa table. « Je le connus, *dit-il*, et il m'aima ».

Qu'on lise le récit de la première entrevue : « Combien est vivace en moi le souvenir de ces heures où je le vis, surtout de celle où je le vis pour la première fois, lui, l'idole rêvée aux heures les plus belles de mon enfance, alors que la puissance souveraine des Muses et des Grâces faisait sur moi, âme juvénile, la première impression radieuse et durable, le souvenir de cette heure où

¹ Il s'agit d'un oncle paternel de Novalis. *Note.*

l'imagination toute pleine de mon idéal je me trouvais devant Schiller et vis mon idéal bien surpassé. Son regard me prosterna dans la poussière et puis me redressa de nouveau. Je lui donnai ma confiance la plus entière, la plus illimitée, dès les premiers instants, et je n'ai jamais eu le moindre soupçon que ma confiance fût précipitée. » On pourrait rapprocher ce récit de celui de Mme de Staël ou encore du jeune Schelling. Le Schiller qui nous est décrit là n'est rien moins que foudroyant. « Je n'y pus tenir longtemps auprès de lui », raconte Schelling. « Il est étrange de voir comme cet illustre écrivain est timide dans la conversation. Il est craintif et baisse les yeux, que peut faire alors son interlocuteur ? Sa timidité rend celui à qui il parle plus timide encore. Le même homme qui, la plume à la main, exerce sur le langage un empire despotique, se trouve dès qu'il ouvre la bouche en peine de la moindre expression... Schiller ne peut rien dire qui ne soit intéressant, mais ce qu'il dit semble lui coûter un effort. On appréhende de le mettre dans cet état ; on ne se sent pas heureux en sa présence. »

S'il faut en croire les lettres du jeune Novalis, écrites sous cette première impression, l'influence de Schiller aurait été sur lui décisive. « Si un jour je produisais des œuvres qui eussent quelque valeur originale et personnelle, si j'accomplissais quelque grande chose où se trahiraient une origine plus haute, une inspiration plus harmonieuse, c'est pour la plus grande part à Schiller que je devrais cette disposition, cette préparation en moi d'une forme plus parfaite. Il a tracé dans mon âme les lignes douces et suaves du Beau et du Bien. » Et de fait Schiller non seulement a fourni aux premiers romantiques quelques-unes de leurs grandes divisions historiques et de leurs définitions philosophiques de l'art, non seulement il leur a inspiré le goût de la poésie philosophique et, sous une forme plus abstraite et plus oratoire, a annoncé un des premiers cette « religion » nouvelle de l'art, où se résument leurs aspirations morales et leurs croyances philosophiques, il a aussi suggéré à Novalis bon nombre de motifs poétiques. Et cependant on le verra, dans la suite, systématiquement ignoré ou dédaigné de la part de ces jeunes auteurs. Novalis lui-même ne lui témoigne plus qu'une indifférence respectueuse. Deux fois à peine Schiller est nommé dans ses Fragments, et encore pour être humilié devant la nouvelle idole, devant Goethe. « Schiller dessine trop fortement pour paraître vrai à l'œil, – à la manière de Dürer, non à la manière du Titien ; il idéalise trop pour être naturel dans le sens plus élevé », et ailleurs « Schiller écrit pour quelques-uns, Goethe pour beaucoup. » Pendant ses nombreux séjours à Iéna Novalis conserve quelques rapports de politesse avec son maître d'autrefois. Caroline

Schlegel juge bon de lui rappeler que ses nouvelles attaches romantiques ne l'obligent pas à rompre des relations plus anciennes. Le grand événement théâtral d'Iéna et de Weimar, les représentations de Wallenstein, le laissent froid. Il ne trouve que quelques paroles dédaigneuses pour l'art dramatique en général. Pendant un séjour à Dresde il se croit obligé de faire une courte apparition dans l'intérieur Koerner. « J'ai été chez les Koerner » écrit-il à Guillaume Schlegel, « et j'y ai trouvé toutes choses *comme nous avons coutume de le dire entre nous*. » Les Koerner, on le sait, se faisaient gloire d'avoir découvert le grand classique. La réputation de Schiller devenait pour eux presque un point d'honneur familial. « Ils sont capables d'une sorte d'esprit très commune » observe Novalis, « et de quelques observations de détail... Leur éducation se réduit au strict minimum indispensable à tout homme. »



Friedrich Schiller, vers 1791

Peut-on parler d'ingratitude littéraire ? Assurément ce fut une des grandes erreurs du romantisme d'avoir renié Schiller et, avec Schiller, les grandes aspirations morales et sociales dont il s'était fait au moins dans sa jeunesse, l'éloquent interprète. Mais il ne faudrait pas exagérer chez Novalis la portée d'un enthousiasme de jeunesse où, comme on l'a vu, l'imagination jouait un si grand rôle. Et puis c'était un de ces esprits qui subissent moins des influences que des fascinations. La femme qu'ils aiment, l'ami nouveau qu'ils rencontrent, le livre qu'ils lisent, l'œuvre qu'ils projettent les captivent momentanément tout entiers, suspendent en eux toute réflexion, toute critique. A chaque impression ils se donnent sans réserve, avec l'illusion de recommencer leur vie entière. Leur esprit à la fois instable et passionné « cristallise » à tout contact excitant. Ainsi Novalis fera hommage de son génie poétique successivement à sa mère, à sa sœur, à Schiller, à sa première fiancée, à Tieck, à sa seconde fiancée, à bien d'autres encore. Il n'est pas jusqu'à un certain bailli d'Eisleben, homme honorable mais obscur, à qui en une déclaration enflammée il n'ait fait hommage de son meilleur « moi ». « Rien ne m'inspirait plus d'orgueil » lui écrit-il un jour, « rien n'était plus ardemment souhaité par moi aux heures du plus chaud enthousiasme que l'amitié d'hommes généreux et spirituels... Votre connaissance, très cher M. le bailli, a comblé tous mes vœux et, encore qu'elle ait été de courte durée, elle a suffi pour se graver en mon âme en des traits ineffaçables... Prenez ce que je vous écris pour un épanchement intime de mon sentiment que je ne puis maîtriser. »

Émile Spenlé

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

LOUISE BRACHMANN
(1777 - 1822)

Est-ce le mérite des poésies de Louise Brachmann, est-ce sa fin tragique qui l'a fait surnommer la Sapho de l'Allemagne ? Nous avons déjà annoncé à nos lecteurs que le 17 septembre 1822, elle se précipita dans la Saale, après avoir fait, huit jours auparavant, une tentative inutile pour se détruire. Jetons d'abord un coup d'œil sur les ouvrages qu'elle a publiés ; nous passerons ensuite à quelques

détails sur sa vie privée. Louise Brachmann fit paraître, en 1808, une collection de poésies lyriques. En 1817, elle donna ses *Romantische Blüten und Blätter* (Feuilles et Fleurs romantiques) ; en 1818, le *Jugement de Dieu* ; en 1819, des *Nouvelles* ; enfin, en 1822, un recueil de *Narrations poétiques*. On voit que les dernières années de sa vie ont été beaucoup plus fécondes que sa jeunesse ; et malheureusement, le besoin lui a dicté plusieurs productions peu dignes de ses premières inspirations. Celles-ci avaient attiré l'attention de Schiller, qui lui écrivit plusieurs lettres. Louise Brachmann, profitant de ses avis, fit mieux encore, et l'on vante beaucoup ses poésies érotiques, ses idylles et ses Pièces détachées. Née en 1777, à Rochlitz, elle eut sa mère pour première institutrice : bientôt, on reconnut dans la jeune Louise d'éminentes dispositions à la poésie, qui furent développées par les circonstances les plus favorables. En 1787, son père ayant été placé à Weissenfels, elle y fit dans la suite la connaissance de la famille du directeur des salines, M. de Hardenberg, dont le fils est ce Novalis tant célébré par elle, et sur lequel elle a donné au public quelques détails, dans le 2^e vol. de la *Harpe de Kind*. Le moyen âge surtout avait droit à ses chants romantiques : ces chants et les vers à Novalis parvinrent à la connaissance de Schiller. A Dresde, une inconséquence eut pour Louise des suites si fâcheuses, et influa si fortement sur son caractère naturellement disposé à la mélancolie, qu'elle se précipita d'un second étage sur le pavé d'une cour, et se blessa grièvement. En peu de temps, elle vit mourir tout ce qui lui était cher : Novalis, qui périt le premier, fut bientôt suivi de la mère, du père et de la sœur de Louise, qui, restée sans appui, fut obligée de chercher des moyens d'existence et de demander du pain à ces Muses qui avaient charmé sa jeunesse. Ce fut alors qu'elle publia ses vers, qui n'auraient peut-être jamais vu le jour. Si le public y gagna de bons ouvrages, il vit aussi grossir les mêmes ouvrages de choses faibles et sans couleur. Néanmoins, l'avidité ne mit point la plume à la main de Louise ; le seul besoin put la contraindre à écrire. Ses dernières années ne furent pas exemptes d'amour ; elle ressentit cette passion pour un jeune médecin de l'armée française, qui malheureusement pour elle était marié. Les événemens [*sic*] de 1812 et 1813 lui causèrent une maladie dont elle eut beaucoup de peine à se remettre. Cependant, en 1820, elle forma de nouvelles liaisons : un jeune officier, âgé de vingt-cinq ans, l'épousa, voulut se faire acteur, et débuta sans succès à Weimar ; Louise Brachmann se fit séparer de lui. On ne sait pas exactement si le regret qu'elle en conçut, ou si d'autres circonstances l'engagèrent à se donner la mort.

An Freund Brachmann.

Jetzt, da im Glanz der Frühlingssonne
Sich jeder unsrer Wünsche dreht,
Und uns wie jenem in der Lonne
Selbst Philipps Sohn im Wege steht,
Jetzt, wo geheimnißvoll und dunkel
Nur unser Herz Orakel spricht
Und Herkules an seiner Kunkel
Bei uns nicht seinen Ruhm verbricht,
Jetzt wo sich unsre trübe Laune
Sich, mit dem sauren Gang verstreut
Von dem der Ruf der Kriegsposaune
Selbst Helden Coburg nicht befreit,
Jetzt sag ich dir mit einem Druck
Der wärmsten Hand, daß du auch einst
Schon in des Alters Silberschmucke
In mir noch deinen Freund beweinst.

Novalis



HENRI BLAZE

On sait de quel ordre d'idées naquit, vers les premières années du siècle, le mouvement romantique en Allemagne ; l'étude des anciens, jointe à l'esprit critique du protestantisme, avait, sinon complètement détruit, du moins fortement compromis ce que j'appellerai l'élément naïf dans la poésie. Les esprits éminents de l'époque, Tieck et Novalis à leur tête, sentirent qu'il fallait réagir, et soudain à l'antiquité on opposa le moyen âge, à l'art réel et qui a conscience de sa force et de sa beauté, l'art qui s'ignore, l'art

populaire, l'art naïf. Ce fut alors l'époque des fabliaux et des légendes tirés du merveilleux. Les caractères humains agissant dans un but humain et conséquent, disparurent ; la nature devint un théâtre d'illusions et de fantasmagories, de scènes occultes représentées par des ombres insaisissables défilant au demi-jour d'un mystérieux crépuscule, et flottant sans pesanteur au gré de leurs aspirations infinies ; en un mot, le monde poétique ne fut pour un moment qu'une immense nuit de Walpurgis où la Fantaisie mena sa ronde au clair de lune avec les Fées, se roula dans le cristal des sources avec l'Ondine et les Naiades, et dans la flamme vive avec la Salamandre. Que de muses charmantes ce réveil d'une mythologie si féconde attira ! et parmi celles qui s'attardèrent autour du merveilleux miroir combien se laissèrent aller à prendre le reflet pour l'image, le moyen âge de convention et de théorie pour le véritable, pour le moyen âge de fait ! Je ne parle pas de Tieck, qui devait, après les temps de délire, aborder par ses nouvelles un monde plus positif, d'où l'on aurait tort cependant de conclure qu'il soit homme à se faire faute, même aujourd'hui, d'une libre escapade au pays des anciens rêves. Je parle encore moins de Uhland, esprit méthodique et froid dont l'inspiration, en cette sphère du moyen âge qu'elle hante volontiers, a toujours choisi la zone plus éclairée, le fond lumineux dont le profil humain se détache. Mais n'est-il pas permis de penser que des natures délicates comme l'étaient Novalis, par exemple, et ce Wackenroeder, qui se rêvait le contemporain de Raphaël, que de pareilles natures, disons-nous, durent, par l'effet de leur illuminisme, se croire pour un moment au sein de cette existence dont le seul mirage les enivrait ? A ce point de vue, tous deux sont morts à temps. Au moment où l'auteur des *Méditations d'un Solitaire cloîtré* et le chantré aimé de *Henri d'Ofterdingen* quittèrent le monde, l'illusion de leur vie était en pleine efflorescence. Ce qu'il serait advenu s'ils eussent survécu à l'heure enthousiaste, on l'ignore. Peut-être auraient-ils persisté, au risque de passer pour retardataires aux yeux de la génération nouvelle ; peut-être aussi se fussent-ils jetés à corps perdu dans les tendances humanitaires et socialistes, ainsi qu'il arrive à Bettina. Trop souvent, de nos jours, le socialisme n'est qu'un romantisme qui grisonne, Toujours est-il qu'il y avait chez certains des coryphées du mouvement rétrospectif en Allemagne un élément naïf qui, même encore aujourd'hui, se perpétue. De là toute une filiation de muses gracieuses et discrètes, la plupart ignorées du monde et cultivant le germe transmis dans un coin de la Souabe ou de la Thuringe, de la Silésie ou de la Marche. – Ne vous est-il jamais arrivé, en parcourant les galeries d'un château, de remarquer parmi les portraits de famille la figure élégante et douce d'un jeune homme dont l'expression mélancolique vous

indique d'avance la fin prématurée ? Vous descendez au jardin et, voyant des enfants s'ébattre sur les pelouses, il vous semble reconnaître en eux quelque chose de l'air et des traits de l'aïeul adolescent. Ainsi, dans ces physionomies romantiques qui se détachent, non sans charme, sur le fond du tableau contemporain, je crois surprendre un peu du son de voix et du profil de Novalis. Pour ceux-là, nous l'avouons, les événements n'ont pas marché ; il s'agit bien, en vérité, de tendances industrielles et de libéralisme ! que leur importe l'ère constitutionnelle qui date de Juillet [1830] ? Parlez-leur de la source vive au fond du bois et du monde merveilleux qui l'habite, parlez-leur des rapports de l'esprit avec la nature, de cette harmonie élémentaire que le christianisme a rompue. Le poète donne à la nature un œil spirituel pour qu'elle voie, il lui donne une bouche pour qu'elle parle, il remet l'être humain en communauté avec le soleil et la terre, avec les plantes et les bois, et souffle en nous ce sentiment d'épouvante sacrée que l'aspect du beau inspire au sage de Platon.

Henri Blaze



ANDRE MASSON

On doit à André Masson un exceptionnel portrait du poète romantique allemand, de 1939, en illustration des *Disciples à Saïs*². L'exposition qui se déroule actuellement à Paris (Halle Saint-Pierre, 18^e, jusqu'au 9 mars 2008), en hommage à l'Américain Varian Fary, qui fut responsable du Comité de Secours aux Intellectuels, à Marseille, en 1940, contient d'autres dessins du peintre autour de la figure de Novalis. On connaissait déjà une version de la carte à jouer du fameux Jeu de Marseille³. C'est une nouvelle version,

² Novalis, *Disciples à Saïs*, traduction Armel Guerne, GLM, 1939. Cf. *Lettre NOVALIS*, n°9, juin-juillet 2007.

³ Le Jeu de Marseille a été édité à Marseille, en 1983, par André Dimanche.

accompagnant un article de presse paru dans l'*Express* en date du 4 octobre 2007, qui est reproduite ci-après :



« Celui que Novalis, le voyant, annonçait devait être un peintre.
Masson est celui-là, le peintre romantique par excellence. »

Armel Guerne⁴

⁴ Cf. Armel Guerne, *André Masson ou les autres valeurs*, présenté par Jean Moncelon, édition H.C., réalisée par les Amis d'Armel Guerne, à l'occasion des Journées de Tourtrès, 13 et 14 octobre 2007.

NOVALIS ET L'INITIATION

9 – Novalis et Sophie

Un enseignement initiatique⁵

Celui qui s'avance au-devant de vous, c'est Lui, et c'est ainsi que vous êtes *Sophie* ; c'est en ce sens que Novalis figure votre âme, tandis que vous êtes vous-même *votre propre âme*. En d'autres termes, vous êtes *Sophie*, tandis que Novalis s'avance au-devant de vous et qu'il vous conduit amoureusement en direction de votre Orient. Voici l'initiation ! Celui que vous aimez et qui est votre maître spirituel, votre *initiateur* est par conséquent Novalis. C'est Lui dont vous êtes éprise et qui vous guide, et c'est à Lui que vous serez réunie, comme à cet Autre dont il est à la ressemblance : *Christus*.

Votre vocation est de devenir *Sophie*, afin qu'Il se tienne un jour devant vous. Tel est pour vous le chemin initiatique !

« *Christus und Sophie* », écrit Novalis, après la mort de Sophie. Nous n'ignorons pas que pour lui, celle qui est à la ressemblance du Christ, c'est Sophie, et celui qui est à la ressemblance de Sophie, c'est *Christus*.

C'est Elle, *Sophie*, qui a dirigé Novalis vers l'Orient de son âme, en s'avançant au-devant de lui, et c'est encore Elle, *Sophie*, qui s'est tenue devant lui. Elle est cette jeune fille *à la ressemblance de son âme*, et à la ressemblance de Sophie [von Kühn], dont il écrit : « Avec quel ravissement je lui raconterai, quand je me réveillerai et me retrouverai dans le monde antique et primitif, depuis longtemps connu, et quand Elle se tiendra devant moi : je rêvais de toi, je rêvais que sur terre je t'aimais, ton image corporelle était à ta ressemblance, tu mourus... une courte minute d'angoisse se passa et je te suivis. »

Or, qui se tiendra devant vous au terme de votre cheminement initiatique ? C'est Lui, *Novalis*. Et qui devra se trouver en face de Lui ? C'est vous, en tant que vous serez devenue *Sophie*, selon votre vocation et dans la réalisation de votre initiation.

⁵ L'initiation *novalisienne* dont il est régulièrement question dans ce bulletin n'est pas réservée aux seuls hommes. Des femmes peuvent y prétendre de la même manière et dans les mêmes conditions pourvu qu'elles soient qualifiées pour la recevoir.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Le présent projet éditorial ambitionne de réunir les articles qui ont été consacrés en France à l'œuvre de Novalis depuis 1831 jusqu'en 1900 et, dès lors qu'ils n'ont pas fait l'objet d'une réédition récente⁶, de les proposer en ligne aux lecteurs francophones. Ce sont par conséquent soixante-dix ans d'une réception qui passe également par les premières traductions en langue française des romans et des poèmes du poète romantique allemand qui seront mis à la disposition des admirateurs de Novalis, de ces *pèlerins d'Orient* qui, aujourd'hui encore, à la manière de ces premiers découvreurs de son œuvre, attendent qu'elle les inspire dans leur propre cheminement intérieur.

Il est possible de soutenir ce projet en adressant une contribution financière à M. Jean Moncelon - « Novalis 2008 » - BP 4103 - 66043 Perpignan cedex.

A handwritten signature in cursive script, reading "Friedrich von Hardenberg".

Volumes disponibles

Vol. 1

Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900

« Dans son livre *De l'Allemagne*, - qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, - Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

⁶ Comme, par exemple, l'*Introduction aux Fragments*, de Maurice Maeterlinck, rééditée aux éditions José Corti en 1992

Vol. 2

Comte de Montalembert, *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Vol. 3

Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, tome XVI, 1895

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Prochainement

[Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [*sic*]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en Allemagne, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne. »

[Xavier Marmier], « Henri d'Offerdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix

pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t- il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Eugène Lerminier, Extrait *d' Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

« La fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Thomas Carlyle (1795-1881)

« Novalis »

La traduction en langue française de l'essai que Thomas Carlyle a consacré à Novalis parut en 1909, au Mercure de France, dans un recueil intitulé *Nouveaux Essais choisis de Critique et de Morale*. Il avait été publié pour la première fois en langue anglaise, dans *The Foreign Review*, en 1829.

« Novalis est une figure d'une telle importance dans la Littérature Allemande qu'aucun de ceux qui étudient cette littérature ne peut passer près de lui sans y faire attention. »

SOMMAIRE

Document biographique

« Années d'apprentissage », par Émile Spenlé, extrait de *Novalis et l'idéalisme romantique en Allemagne*, 1903.

Documents littéraires et témoignages

P. Goldéry, « Louise Brachmann », *Revue encyclopédique*, Paris, octobre 1824.

Novalis, par André Masson.

Henri Blaze, extrait d'*Écrivains et poètes d'Allemagne*, Paris, 1846.

Novalis et l'initiation

9 – Novalis et Sophie

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2008